

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

POÉSIE.

SIXIÈME MESSÉNIENNE.

A NAPOLÉON.

De lumière et d'obscurité,
De néant et de gloire étonnant assemblage,
Astre fatal aux rois comme à la liberté,
Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté,
Toi, qui n'es rien connu, dans ton sanglant passage,
D'égal à ton bonheur que ton adversité ;

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs têtes
T'ouvraient un chemin triomphal,
Les éléments soumis attendaient ton signal :
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes,
Pour éclairer tes fêtes,
Le soleil t'annonçait sur ton char radieux ;
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux,
Donnaient une secousse au monde.

Ton souffle du chaos faisait sortir les lois ;
Ton image insultait aux dépouilles des rois,
Et, debout sur l'airain de leurs foudres guerrières,
Entretenuit le ciel du bruit de tes exploits.
Les cultes renaissans, étonnés d'être frères,
Sur leurs autels rivaux, qui fumaient à la fois,
Pour toi confondaient leurs prières.

" Conservez, disaient-ils, le vainqueur du Thabor,
" Conservez le vainqueur du Tibre ;"
Que n'ont-ils pour ta gloire ajouté plus encore :
" Dieu juste, conservez le roi d'un peuple libre !"

Tu régnerais encor si tu l'avais voulu.
Fils de la liberté, tu détrônas ta mère.
Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,
Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu ;
Mais le tombeau creusé pour elle
Dévore tôt ou tard le monarque absolu :
Un tyran tombe ou meurt ; seule elle est immortelle.

Justice, droits, sermens, peux-tu rien respecter ?
D'un antique lien périsse la mémoire !
L'Espagne est notre sœur de dangers et de gloire ;
Tu la veux pour esclave, et n'osant ajouter
A ta douleur couronne un nouveau diadème,
Sur son trône conquis ton orgueil veut jeter
Un simulacre de toi-même.

Mais non, tu l'espérais en vain.
Ses prélat, ses guerriers l'un l'autre s'excitèrent,
Les croyances du peuple à leurs voix s'exaltèrent.
Quels signes précurseurs d'un désastre prochain !
Le beffroi, qu'ébranlait une invisible main,
S'éveillait de lui-même et sonnait les alarmes ;
Les images des preux s'agitaient sous leurs armes ;
On avait vu des pleurs mouiller leurs yeux d'airain :
On avait vu le sang du Sauveur de la terre
Des flancs du marbre ému sortir à longs ruisseaux,
Les morts erraient dans l'ombre, et ces cris : Guerre !
Guerre !
S'élevaient du fond des tombeaux.

Une nuit, c'était l'heure où les songes funèbres
Apportent aux vivans les leçons du cercueil ;
Où le second Brutus vit son génie en deuil
Se dresser devant lui dans l'horreur des ténèbres ;

Où Richard, tourmenté d'un sommeil sans repos,
Vit les mânes vengeurs de sa famille entière,
Rangés autour de ses drapeaux,
Le maudire et crier : Voilà ta nuit dernière !

Napoléon veillait, seul et silencieux :
La fatigue inclinait cette tête puissante
Sur la carte immobile où s'attachaient ses yeux ;
Trois guerrières, trois sœurs parurent sous sa tente.

Pauvre et sans ornemens, belle de ses hauts faits,
La première semblait une vierge romaine
Dont le ciel a bruni les traits.
Le front ceint d'un rameau de chêne,
Elle appuyait son bras sur un drapeau français.
Il rappelait un jour d'éternelle mémoire ;
Trois couleurs rayonnaient sur ses lambeaux sacrés
Par la foudre noircis, poudreux et déchirés,
Mais déchirés par la victoire.

" Je t'ai connu soldat ; salut : te voilà roi.
" De Marengo la terrible journée
" Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi ;
" Salut ; je suis sa sœur aînée.

" Je te guidais au premier rang ;
" Je protégeai ta course et dictai la parole
" Qui ranima des tiens le courage expirant,
" Lorsque la mort te vit si grand,
" Qu'elle te respecta sous les foudres d'Arcole.

" Tu changeas mon drapeau contre un sceptre d'airain :
" Tremble, je vois pâlir ton étoile éclipcée.
" La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
" Adieu, ton règne expire et ta gloire est passée.

La seconde unissait aux palmes des déserts
Les dépouilles d'Alexandrie.
Les feux dont le soleil inonde sa patrie,
De ses brûlans regards allumaient les éclairs.

Sa main, par la conquête armée,
Dégouttante du sang des descendans d'Omar,
Tenait le glaive de César
Et le compas de Ptolémée.

" Je t'ai connu banni, salut : te voilà roi.
" Du mont Thabor la brillante journée
" Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi ;
" Salut ! je suis sa sœur aînée.

" Je te dois l'éclat immortel
" Du nom que je reçus aux pieds des Pyramides.
" J'ai vu les turbans d'Ismaël
" Foulés au bord du Nil par tes coursiers rapides.
" Les arts sous ton égide avaient placé leurs fils,
" Quand des restes muets de Thèbe et de Memphis
" Ils interrogeaient la poussière ;
" Et, si tu t'égarais dans ton vol glorieux,
" C'était comme l'aiglon qui se perd dans les cieux,
" C'était pour chercher la lumière.

" Tu voulais l'étouffer sous ton sceptre d'airain :
" Tremble, je vois pâlir ton étoile éclipcée.
" La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
" Adieu, ton règne expire, et ta gloire est passée."

La dernière... ô pitié, des fers chargeaient ses bras !
L'œil brisé vers la terre où chacun de ses pas
Laisait une empreinte sanglante,
Elle s'avançait chancelante
En murmurant ces mots : MEURT ET NE SE REND PAS.

Loïn d'elle les trésors qui parent la conquête,
Et l'appareil des drapeaux prisonniers !
Mais des cyprès, beaux comme des lauriers,
De leur sombre couronne environnaient sa tête.

" Tu ne me connaîtras qu'en cessant d'être roi.
" Ecoute et tremble : aucune autre journée
" Dans tes fastes jamais n'aura place après moi,
" Et je n'eus point de sœur aînée.

" De vaillance et de deuil souvenir désastreux,
" J'affranchirai les rois que ton bras tient en laisse,
" Et je transporterai la chaîne qui les blesse
" Aux peuples qui vaincront pour eux.
" Les siècles douteront, en lisant ton histoire,
" Si tes vieux compagnons de gloire,
" Si ces débris vivans de tant d'exploits divers,
" Se sont plus illustrés par trente ans de victoire,
" Quo par un seul jour de revers.

" Je chasserai du ciel ton étoile éclipcée ;
" Je briserai ton glaive et ton sceptre d'airain :
" La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
" Adieu ! ton règne expire, et ta gloire est passée."

Toutes trois vers le ciel avaient repris l'essor,
Et le guerrier surpris les écoutait encor :
Leur souvenir pesait sur son âme oppressée ;
Mais aux roulemens du tambour,
Cette image bientôt sortit de sa pensée,
Comme l'ombre des nuits se dissipe effacée
Par les premiers rayons du jour.

Il crut avoir dompté les enfans de Pélage ;
Entraîné de nouveau par ce char vagabond
Qui portait en tous lieux la guerre et l'esclavage,
Passant sur son empire, il le franchit d'un bond ;
Et tout fumans encor, ses coursiers hors d'haloine,
Que les feux du midi naguère avaient lassés,
De la Bérésina, qui coulait sous sa chaîne,
Buvèrent déjà les flots glacés.

Il dormait sur la foi de son astro infidèle,
Trompé par ces flatteurs dont la voix criminelle
L'avait mal conseillé.
Il rêvait, en tombant, l'empire de la terre,
Et ne rouvrit les yeux qu'aux éclats du tonnerre :
Où s'est-il réveillé !...

Seul et sur un rocher d'où sa vie importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune,
Du fond de son exil encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune.

Laisant l'Europe vide et la victoire en deuil,
Ainsi, de faute en faute et d'orage en orage,
Il est venu mourir sur un dernier écueil,
Où sa puissance a fait naufrage.
La vaste mer murmure autour de son cercueil.

Une île l'a reçu sans couronne et sans vie,
Toi qu'un empire immense eut peine à contenir ;
Sous la tombe, où s'éteint ton royal avenir,
Descend avec toi seul toute une dynastie.
Et le pêcheur le soir s'y repose en chemin ;
Reprenant ses filets qu'avec peine il soulève,
Il s'éloigne à pas lents, foule ta cendre, et rêve.....
A ses travaux du lendemain.

CASIMIR DELAVIGNE.

LITTÉRATURE.

EST-IL TEMPS ?
OU L'HEROÏNE DU TYROL
(HISTOIRE VÉRITABLE.)

J'étais officier au service de la Bavière, lorsqu'en 1806, je fus envoyé dans le Tyrol qui venait d'être incorporé à ce royaume. Mon régiment faisait partie de la garnison de Trente, où je restai jusqu'en 1800. Les derniers tems de mon séjour furent marqués par un événement dont je conserverai éternellement le souvenir.

La domination bavaroise était, comme l'on sait, fort peu du goût des Tyroliens ; aussi notre position dans le pays n'était-elle pas très agréable. Les habitans de Trente et de ses environs nous témoignaient une froideur extrême. Si parfois ils daignaient faire attention à nous, c'était pour nous chercher querelle et pour nous montrer du moins les dents, s'ils n'osaient pas aller jusqu'à nous mordre.

Je n'ai pas besoin de dire que cette manière d'être devait singulièrement déplaire à de jeunes officiers, avides de plaisirs et que la vie de garnison ennuyait. Aussi un jour, après un repas un peu plus copieux et plus gai que de coutume, deux ou trois des plus étourdis d'entre nous proposèrent de nous présenter, sans avoir été invités, à une soirée qui se donnait à une maison de campagne à une demi-lieue de la ville. Ce projet fut adopté par acclamation, et en dépit des sages observations de quelques bonnes têtes du régiment, il fut décidé que la société serait, bon gré mal gré, honorée de la présence de cinq ou six écervelés, qui se regardaient comme l'élite du corps des dragons légers de Sa Majesté Bavaroise.

Tout en nous livrant à la bruyante joie qu'excitait en nous l'idée d'assister à une réunion tyrolienne, nous arrivâmes à la grille du château ; le domestique, frappé de surprise, avait à peine eu le tems de nous annoncer, que nous pénétrâmes dans le grand salon déjà rempli d'une société aussi brillante que celle que nous aurions pu rencontrer à Munich même. Ce qui mit le comble à notre confusion, ce fut de voir le maître de la maison s'approcher de nous de l'air le plus poli et nous engager à nous asseoir. Nous nous étions préparés à tout, excepté à un accueil de ce genre. Aussi fîmes-nous la figure la plus piteuse du monde ; et nous fîmes trop heureux qu'un d'entre nous eût assez de présence d'esprit pour nous tirer d'un pas si difficile. Il demanda pardon, avec un air de franchise, de l'indiscrétion que nous venions de commettre, s'excusa sur la monotonie de notre existence, pria les dames de vouloir bien intercéder pour nous, et parvint, de cette façon, à établir entre les hôtes du château et nous une apparence de cordialité.

Parmi le grand nombre de femmes qui s'y trouvaient, il y en eut une qui attira plus particulièrement mon attention. Elle était fort jolie ; sa physionomie à la fois douce et spirituelle, jointe à l'ensemble de ses manières, me força de lui accorder toute mon attention, et la belle Dorothée ne repoussa point mes avances. D'ailleurs, la société se montra de plus en plus affable, à l'exception d'un seul individu. C'était un homme à qui j'entendais donner le nom de Rusen. Son air sombre et ses traits rusés, plus italiens qu'allemands, offraient un contraste frappant avec la physionomie ouverte et riante de Dorothée. Il était en effet difficile d'imaginer qu'il pût rien exister de commun entre deux personnes

si opposées en apparence ; et pourtant je remarquai que plus ma familiarité augmentait avec Dorothée, plus la sinistre contenance de Rusen devenait sombre.

La jeune personne ne put s'empêcher d'observer ce changement ; et quand il fut devenu assez évident pour qu'il ne fût plus possible de s'y méprendre, elle s'approcha de lui et essaya mille petits arts flatteurs pour lui rendre sa bonne humeur. Ceci ressemblait, sans contredit, à de l'amour, et l'étrange soupçon qu'il fit naître en mon cœur fut confirmé par une personne de la société qui me dit : " Prenez garde ; vous vous attirerez la vengeance de Rusen, si vous continuez à faire le galant auprès de sa fiancée."

Ces mots me firent examiner de plus près le couple, et ne m'en parurent que plus inexplicables ; car les manières inquiètes, agitées, de Dorothée semblaient plutôt inspirées par la crainte que par l'amour. Aussi la position dans laquelle elle se trouvait, à l'égard de Rusen, ne m'empêcha-t-elle pas, quand la société se sépara, de lui offrir mon bras pour la reconduire chez elle, service qu'elle refusa, mais avec un aimable sourire. Je ne crus pas devoir la presser, et après l'avoir saluée, je la quittai pour faire encore une fois le tour des salons. Quand je revins à l'endroit où Dorothée était assise, je fus étonné de l'y trouver encore seule, et avec une vive contrariété peinte sur la figure.

" Capitaine, me dit-elle en m'apercevant, et d'un ton de gaieté affecté ; je crains que vous ne me trouviez capricieuse ; mais si vous réitériez en ce moment l'offre que vous m'avez faite, je l'accepterais."

Je m'empressai de profiter de cet heureux changement dans ses dispositions, et ayant appelé son domestique, nous nous mîmes en route pour sa demeure, qui était située dans la direction de Botzen.

La nuit était obscure et les chemins déserts. Le domestique nous préséda avec une torche, aux rayons de laquelle je vis sur les traits de ma compagne qu'elle était pensive et distraite. A tous les efforts que je faisais pour engager la conversation, elle ne répondait que par des monosyllabes, jusqu'à ce qu'enfin elle s'écria tout-à-coup :—

" Capitaine Lieber, je suis maintenant près de chez moi ; je n'ai plus rien à craindre. Mais quant à vous, qui êtes un Bavarois (je crus remarquer qu'elle étouffait un soupir en prononçant ce mot), vous n'êtes pas bien vu ici. Je vous conjure d'après cela de rentrer chez vous le plus promptement et le plus tranquillement que vous pourrez, et d'oublier une faiblesse de ma part, qui vous aura peut-être causé du danger."

Elle prononça ces mots d'un ton fort grave quoique à voix basse, et, comme pour leur donner plus de force, elle me serra en même tems le bras avec une intention marquée. Ce mouvement pénétra jusqu'au fond de mon cœur ; mais il eut un effet tout contraire de celui qu'elle s'était promis : je n'en fus que plus fermement décidé à l'accompagner jusqu'à sa porte.

En arrivant au château, nous le trouvâmes enveloppé dans le silence et les ténèbres ; mais Dorothée ayant frappé à une fenêtre, on l'ouvrit doucement, et, après qu'elle eût dit quelques mots à l'oreille de la personne qui s'y présentait, on lui apporta un large manteau d'homme et un chapeau rabattu.

—Prenez ceci, me dit-elle ; le déguisement est peut-être nécessaire à présent ; vous cacherez par ce moyen votre uniforme et votre bonnet.

—Que craignons-nous donc ? demandai-je avec un peu d'étonnement ; les Bavarois

et les Tyroliens ne forment plus qu'un même peuple ; nous ne sommes point en guerre, et vos paysans eux-mêmes finiront par aimer un gouvernement qui n'exige d'eux que de l'ordre et de la soumission au pouvoir légitime.

—Le pouvoir légitime, me répondit l'aimable rebelle, ne procède ni de l'épée ni de la plume ; il ne peut être le résultat ni d'une bataille ni d'un traité de paix.

—Et de quoi procède-t-il donc ?

—De l'amour du peuple, consacré par lo tems. Mais je ne dois pas discuter avec vous, ajouta-t-elle en souriant ; tout ce que je désire à présent est une bonne nuit, et je me flatte que vous ne voudrez pas m'en priver en négligeant les précautions que je vous conseille.

Pour toute réponse, je m'enveloppai dans les amples plis du manteau. Je portai à mes lèvres la jolie main de Dorothée, et je lui dis :

—Vous êtes obéie ; mais avant que je parte, veuillez me dire, chère Dorothée, si vous êtes réellement l'épouse future de ce Rusen, à l'air ténébreux ?

—Oui !... Non ! répondit-elle, et elle rompit la conversation en entrant précipitamment dans la maison.

Je quittai la demeure de l'aimable Tyrolienne, rempli d'une vague sensation d'espérance, et je me mis en route pour retourner chez moi.

Pendant quelque tems, mon imagination se plut à former les plus doux rêves de bonheur à venir ; mais enfin l'obscurité du sentier que je suivais m'obligea de songer aux objets qui m'environnaient. Je crus pouvoir distinguer dans l'éloignement les faibles lumières de la petite ville de Trente, et j'avais rapidement, quoique avec précaution, quand je rencontrais tout-à-coup une figure humaine, couverte comme moi d'un manteau, et qui se glissait sans bruit dans l'ombre. Je m'arrêtai et je prêtai l'oreille ; mais la figure avait disparu. Ma surprise était extrême, et elle augmenta encore quand j'entendis une voix derrière moi murmurer doucement ces mots :

" Est-il temps ?"

Déguisant ma voix par un instinct dont je ne me rendais pas compte à moi-même, je répondis :

" Il est tems d'être couché chaudement dans son lit, mon ami."

A ces mots, l'inconnu s'éloigna sans rien ajouter, comme s'il s'était trompé.

Cette circonstance, jointe à tout ce qui m'était arrivé dans la soirée, me parut d'autant plus suspecte que je crus reconnaître dans la voix que je venais d'entendre celle de Rusen. Saisissant la poignée de mon sabre, je quittai la grande route et entra dans un chemin de traverse qui, à la vérité, me faisait faire un détour, mais que je jugeai devoir me mettre à l'abri d'une embuscade. Ce sentier conduisait vers les ruines d'un vieux couvent. Quand j'y arrivai, je résolus d'y faire sentinelle pendant quelques instans, et de reconnaître le terrain avant de pénétrer dans la vallée qui s'étendait devant moi. Je marchais avec précaution au milieu des décombres, quand j'aperçus un homme appuyé, les bras croisés, sur un parapet. Il était apparemment assoupi ; car il tressaillit en entendant une personne qui approchait d'un autre côté lui adresser la question qui m'avait déjà été faite.

" Est-il temps ?"

La voix était bien certainement celle de Rusen. L'homme du parapet répondit :

" Salurne."

A-t-il passé devant vous ? demanda Rusen.

—Pas une souris n'aurait pu passer devant moi sans que je la visse, répondit la sentinelle attentive ; comment un maudit Barvarois y aurait-il passé ?

—Retournez donc avec moi dans la grande route et nous irons en avant ; car il ne peut plus tarder longtemps et plus nous serons loin de la ville, mieux cela vaudra.

Les conspirateurs, car je ne pouvais plus douter qu'ils ne le fussent, se retirèrent, et dès que le bruit de leurs pas se fût perdu dans l'éloignement, je sortis de ma retraite et me hâtai de rentrer dans mon quartier.

Après l'aventure de cette soirée, il s'écoula quelque temps sans que je pusse obtenir une seconde entrevue avec Dorothée. Dans l'intervalle, je reçus un soir l'ordre d'escorter avec ma compagnie, un envoi d'argent, qui se rendait à Botzen. Comme je passais devant le château de son père, je résolus d'essayer à tout prix de revoir l'objet qui remplissait toutes mes pensées, la nuit comme le jour. J'ordonnai à mon lieutenant d'aller m'attendre dans un village plus avancé, et, mettant pied à terre, j'entraï dans un sentier de traverse qui conduisait à la grande porte du château. Je la trouvai tout ouverte et je fus sur le point de me présenter dans le salon sans avoir été annoncé, quand je tressaillis et demeurai immobile en entendant la voix rude et désagréable de Rusen qui disait à une personne que je ne voyais pas :

—A demain soir donc, dans le château de Salurne !

—C'est convenu, répondit une autre voix ; mais, arrêtez, écoutez-moi !

Cette voix était celle de Dorothée.

Je ne saurais rendre compte aujourd'hui de toutes les idées qui passèrent en ce moment par mon esprit, et de toutes les sensations que j'éprouvai : c'était un mélange de jalousie, de désappointement et d'indignation ; quand la connaissance me revint tout-à-fait, je me retrouvai courant au grand galop sur la route pour rejoindre ma compagnie.

A notre retour, dans la soirée du lendemain, je changeai les cantonnemens de mes soldats, à qui je fis donner des billets de logement chez les paysans du village de Salurne ; et, après avoir assisté à l'installation des hommes et des chevaux, je traversai un ravin sauvage et terrible, que la nature semblait avoir placé là pour défendre les approches du vieux château qui s'élevait au sommet d'un rocher sourcilieux. Ses tourelles brillaient encore aux derniers rayons du soleil couchant, tandis qu'à ses pieds tout était déjà enseveli dans le silence et l'ombre. Je n'avais jamais encore vu ces antiques ruines sous un aspect aussi favorable. Aussi demeurai-je, pendant quelque temps, absorbé dans la contemplation ; mais je fus tiré de ma rêverie par l'apparition soudaine d'un jeune montagnard qui sautait d'une pointe de rocher à l'autre avec une inconcevable agilité. J'avais ôté mon uniforme, afin d'éviter toute insulte de la part des paysans, de sorte que je pus examiner les manœuvres de ce pâle, sans rien craindre, dût-il lui-même être suivi d'une troupe de ses camarades. Il passa devant moi avec la rapidité du vent, et en passant, il jeta par terre un petit morceau de papier qu'il tira d'un panier suspendu à son bras. Je me hâtai d'examiner ce papier, mais il ne contenait que ces mots énigmatiques : "*Il est temps !*"

Je m'efforçai de deviner le sens de ces monosyllabes. Il était évident qu'ils se rapportaient à la question que j'avais entendu faire à Rusen. Je savais que les Tyroliens étaient en général mal disposés pour leurs nouveaux maîtres, mais ils n'avaient fait voir aucune marque d'une hostilité ouverte et organisée.

Cependant, comme mes soupçons donnaient de l'importance à des choses auxquelles sans cela je n'aurais point fait attention, je me rappelai que depuis quelque temps j'avais remarqué des groupes de personnes s'entretenant mystérieusement et d'un air inquiet. Une fois surtout j'avais vu une foule assez considérable, les regards fixement attachés sur le château de Salurne ; mais c'étaient là des circonstances vagues, d'où je ne pouvais tirer aucune conclusion.

Que fallait-il faire ? Dans le premier moment, je me sentis fortement disposé à retourner au village et à faire prendre les armes à ma compagnie ; mais il me fut impossible de résister au désir de découvrir si Rusen et Dorothée se verraient dans un moment et dans un lieu si étrange. Je résolus de commencer par éclaircir mes doutes à ce sujet et de retourner ensuite à Salurne et à Trente pour y prendre les précautions nécessaires.

En conséquence, je continuai ma route, sans ralentir le pas, malgré la difficulté toujours croissante d'un chemin parsemé de rochers et de ravins. Lorsque enfin je me vis au pied de l'énorme roc sur lequel le château est situé, il me fallut encore trouver l'escalier rudement taillé, par lequel on y montait. La nuit tombait par degrés pendant que je me livrais à cette recherche. Il me serait impossible de décrire mes sensations en ce moment.

Mon oreille, à l'affût, ne tarda pas à reconnaître la voix de Rusen qui parlait de derrière une pointe de rocher. Favorisé par l'obscurité, je me glissai du ce côté et j'avais à peine doublé cette pointe, qu'à la faible lueur d'une lanterne j'aperçus trois figures : c'étaient celles de Rusen, de Dorothée et d'une femme que je n'avais pas encore vue. Cette même clarté me permit de gagner un endroit d'où je pouvais au moins entendre ce qui allait se dire.

Tous trois gardèrent pendant quelque temps le silence, et la lumière vacillante qui les éclairait les faisait ressembler à trois statues de marbre.

—Écoutez-moi, s'écria enfin Rusen, d'une voix rude et courroucée ; il est nécessaire que nous nous entendions bien. Vous savez que je ne suis pas un Tyrolien. Je n'ai aucun intérêt personnel à allumer le feu de la guerre dans ce malheureux pays. Loin de là, les projets de commerce qui m'y ont amené ne peuvent fleurir que dans le sein de la paix et de la tranquillité. Si j'entre dans le complot, si je jette dans la balance tout le poids de mes richesses, de mon influence et de mon crédit, il faut que je sois assuré de ma récompense. Prononcez donc le mot décisif, Dorothée : dites que demain vous serez ma femme et à l'instant même je m'élance au sommet du rocher. Parlez clairement et fermement, car je ne veux plus être joué et surtout pas... ici.

Il s'écoula quelques instans avant que Dorothée répondit, et quand elle s'y décida, ses accents furent si faibles et si tremblans qu'il me fut impossible de distinguer ce qu'elle disait.

—Elle a consenti, dit l'autre femme ; montez donc, si vous êtes un homme.

Il est inutile de décrire l'effet que cette scène fit sur moi. Les acteurs s'éloignèrent et je les suivis à pas dérobés. Au bout d'une minute, je vis la lanterne monter, comme d'elle-même, le rocher. Sa position m'ayant permis de distinguer le commencement des marches, sans hésiter un moment, je me décidai à les monter à mon tour. Elles étaient presque perpendiculaires, glissantes et dangereuses ; mais mes pieds se fixèrent, comme

par instinct, dans les cavités protectrices. Je me rapprochais par degrés de la lanterne ; car mes forces étaient comme doublées par ce sentiment féroce que l'homme ne peut s'empêcher d'éprouver, quand il voit un ennemi mortel en son pouvoir. Immédiatement au-dessus de nous régnait une étroite plate-forme, qui faisait le tour de l'édifice. Ce fut là que j'atteignis mon rival.

M'ayant entendu marcher derrière lui, il se retourna d'un air surpris. Moi, je m'élançai sur lui et le saisis à la gorge.

—*Jésus, Maria ! s'écria-t-il en essayant, par un mouvement convulsif, de se cramponner à moi ; n'est-il pas temps ?*

—*Oui, repris-je, il est temps !*

En ce moment, la lueur de la lanterne lui ayant fait reconnaître mes traits, les siens exprimèrent un mélange de joie et d'horreur.

—De par le roi, continuai-je, je vous arrête comme un traître. Voulez-vous être mon prisonnier ?

—Jamais ! s'écria-t-il.

—En ce cas, vous mourrez, repris-je, et je rassemblerai toutes mes forces pour le traîner sur le bord du précipice.

L'italien se débattait en désespéré, et nous luttâmes, pendant plusieurs minutes, suspendus tous les deux au-dessus de l'abîme. La réunion de plusieurs passions diverses doublait la vigueur de mon bras. Mon antipathie personnelle pour cet homme, mon attachement pour mon roi, mon amour pour Dorothée, m'animaient à-la-fois ; mais mon adversaire avait une grande force de muscles, et je ne sais quelle aurait été l'issue du combat, s'il n'eut un moment lâché prise, afin de tirer son poignard. Ce mouvement lui devint fatal. J'étais le plus fort de mes camarades à la lutte, exercice de gymnastique, auquel, dans les momens de loisir que nous laissait la vie de garnison, nous aimions à nous livrer. A l'instant même où Rusen me lâcha, je plaçai mon pied entre les siens, et le renversai dans le précipice. Il tomba, en poussant un cri perçant, sur une masse de rochers. Je demeurai un instant comme pétrifié ; et, dès que j'eus recouvré ma présence d'esprit, je me hâtai de redescendre le rude escalier, pour voir si ma victime vivait encore. En arrivant à l'endroit où il était tombé, j'y trouvai déjà Dorothée et son amie, penchées dans une muette horreur sur le corps immobile de Rusen. La lanterne était toujours attachée à sa poitrine, et brûlait encore.

—Vous, ici, capitaine ? s'écria Dorothée ; juste ciel ! est-ce un songe ?

—Regardons-le désormais comme tel, répondis-je ; vous, du moins, ne devez prendre aucune part à cette scène de crime et de mort.

Elle garda le silence, et s'étant mis à genoux, détacha la lampe de la poitrine de Rusen.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! capitaine Lieber, dit-elle enfin ; il faut que j'aïlle remplir un devoir sacré. Puisque le pauvre Rusen n'existe plus, c'est à moi à achever ce qu'il avait commencé.

—Dorothée ! m'écriai-je, ce langage n'est pas dicté par la raison. Vous êtes trop agitée en ce moment pour réfléchir à ce que vous allez faire. Il faut absolument que je vous emmène loin de ce lieu d'horreur. Partons ; mon devoir ne me permet pas de rester.

—Quel devoir ? reprit-elle d'une voix ferme, mais triste. Savez-vous ce que vous projetez ? Vous voulez trahir, livrer peut-être à la mort l'infortunée que vous prétendez aimer.

—Jamais, par le ciel ! pas un mot, pas un regard ne la fera connaître.

—Mais il peut y avoir d'autres témoins, et...

Elle s'arrêta un moment, puis elle reprit :

—Au milieu de la tourelle du château on a déposé certains papiers que je suis décidée à détruire à la flamme de cette lampe ; tant qu'ils ne seront pas consumés, je serai en proie à la plus affreuse inquiétude.

—Si ce n'est que cela, je m'en charge. Donnez-moi cette lampe !

—Vous, capitaine ! Elle frémit en prononçant ces mots.

—Ma chère Dorothee, n'hésitez plus ; le temps presse.

La jeune fille se tordit les mains et pleura.

—Vous craignez peut-être, continuai-je, sachant à peine ce que je disais, que je n'examine ces papiers, et que je ne dévoile ce qu'ils contiennent !

J'avoue que c'est là ma crainte, répondit-elle, avec hésitation.

—Voulez-vous que je jure de ne pas les regarder ?

—Non, mais promettez-moi, sur votre honneur, par votre amour pour moi, que quand vous serez arrivé au haut de la tourelle et que vous aurez trouvé les papiers qui y sont posés sur une table de pierre, vous les brûlerez sans chercher à en lire le contenu, et que vous ne quitterez pas la tourelle que vous ne les ayez tous réduits en cendre. Me le promettez-vous ?

—Je vous le promets, foi de soldat.

Les événements de cette nuit si agitée avaient jeté mon âme dans une sorte de chaos. J'étais en ce moment incapable de toute réflexion suivie, et le sentiment qui dominait en moi était une espérance nouvelle d'obtenir enfin le cœur et la main de Dorothee.

Je pris la lampe des mains tremblantes de cette jeune fille héroïque, et je gravis de nouveau l'escalier escarpé qui conduisait sur la plate-forme. J'y arrivai sans accident ; mais j'avoue que j'éprouvai un moment de vertige en passant devant l'endroit d'où le malheureux Rusen avait été précipité. Je me frayai, non sans peine, un chemin à travers les décombres, et je parvins au pied de la tourelle ruinée. Là, j'eus encore à monter un escalier tournant, presque en ruines, et j'étais à demi-mort de lassitude quand je me trouvai enfin au sommet. Cependant, la fraîcheur de l'air m'eut bientôt ranimé, et je trouvai les papiers mystérieux sur la pierre indiquée.

Fidèle à ma promesse, je détournai les yeux en approchant d'eux la flamme de la lampe. Mais le papier qui, apparemment, était imbibé de l'humidité, ne put pas feu sur-le-champ, et je fus involontairement obligé de jeter les yeux sur la pierre : à ma grande surprise, je vis que le papier était... blanc !

Un froid mortel se glissa dans mes veines quand je fis cette découverte. Cependant, le papier s'était allumé et il en sortit plusieurs étincelles comme de poudre à canon. Puis aussitôt une énorme colonne de flamme bleue s'éleva lentement dans l'air, à une grande hauteur.

Mes idées s'éclairciraient à l'instant même et la vérité se montra à moi toute entière. Par une impulsion soudaine, et avec une force surnaturelle, j'arrachai la pierre du mur et je la jetai dans l'abîme. Mais il était trop tard !... Le signal était donné. Au sommet de chacune des montagnes, de loin comme de près, des feux s'élevèrent, et lançant

leurs flammes simultanément dans les airs, ressemblaient à autant d'esprits infernaux se répendant l'un à l'autre au milieu des ténébres. Le moment d'après, j'entendis les tambours de l'infanterie et les trompettes des dragons, que suivirent bientôt et les feux de pelotons et les décharges de l'artillerie que répétaient de tous côtés les échos des montagnes.

Il ne me resta plus le moindre souvenir de la manière dont je descendis d'abord de la tourelle et puis du rocher. M'arrachant d'après de Dorothee, qui me tendait les bras, je courus comme un insensé au village. Hélas ! je n'y arrivai que pour voir mes braves soldats cernés et tuillés en pièces par les paysans armés. Partout j'entendais retentir le cri : *Il est temps !* Dans cette nuit funeste le Tyrol fut perdu pour la Bavière.

Je tombai, frappé d'une balle ; et quand, après de longues souffrances, je fus de nouveau en état de comprendre ce qui se passait autour de moi, j'appris que tout le pays des montagnes était rentré sous la domination de l'Autriche, et je reconnus dans l'aimable garde-malade qui me soignait la courageuse et patriotique Dorothee. Bientôt les hostilités ayant cessé et aucune jalousie nationale n'existant plus entre nous, j'eus le bonheur d'obtenir la main de cette femme héroïque.

ELOQUENCE PARLEMENTAIRE.

APHORISMES.

A L'USAGE DE MM. LES DEPUTÉS.

On ne doit pas, à toute heure et pour toute cause, monter à la tribune, discourir, se prodigier. Je me lasse, diraient nos Athéniens, d'entendre toujours parler Démosthène.

Un argument répété est comme un diner réchauffé. Il ne faut pas, quand un orateur-chef a frappé du tranchant de son glaive, qu'un orateur-soldat vienne donner au même endroit des coups de plat de sabre.

Quand un ministériel a dit quelque grosse sottise, il ne faut pas qu'un anti-ministériel, plus sot encore, vienne la répéter.

Quand l'assemblée est prête à pleurer, il faut la laisser sur son émotion et ne pas la faire rire.

Quand on voit que ses yeux clignent de fatigue et qu'elle va dormir, il ne faut pas jouer de la cornemuse pour rendre son sommeil plus profond.

Quand on vient de gagner la partie sur une grande question, il ne faut pas risquer de la perdre sur une petite.

L'éloquence parlementaire ne doit pas s'abandonner sans frein à ses transports, comme une désordonnée. Elle a besoin, pour plaire, pour convaincre ou pour émouvoir, de guide, de règle, d'expérience, et je dirai à l'orateur :

— Entrez en matière avec simplicité et tirez naturellement votre oratoire de votre sujet. N'affectez pas une fausse modestie ni un dédain superbe. Ne soyez ni humble ni fier, soyez vrai. Ne vous noyez pas surtout dans le fastidieux partage de vos précautions oratoires.

— Que votre exposition soit nette, variée, attachante, et que, dans l'ordre ingénieux de vos faits, on voie déjà poindre et surgir l'ordre de vos moyens.

— Ne multipliez pas trop vos gestes, de peur qu'on ne fasse que vous regarder, au lieu de vous entendre. Que votre voix ne soit ni traînante, ni précipitée, ni sourde, ni criarde, de peur que la son ne préoccupe de l'écouter.

— Ne récitez pas de mémoire, comme un écolier bien appris et pour vous donner des airs d'improvisation, un discours laborieusement travaillé de la veille et dont le sténographe du *Moniteur* a déjà peut-être reçu la confidence.

— Si vous êtes militaire, ne contez pas des histoires des vivandières, avec des jurons et la pipe à la bouche. Ne retrouvez pas votre moustache en façon de hérisson, et n'écrivez pas le français comme un Pandour, en mettant des *s* où il n'en faut pas, et en étant les *d* où il en faut.

— Si vous êtes avocat, ne levez pas douloureusement les yeux et les bras vers Jupiter tonnant, à propos d'une virgule oubliée. Ne parlez pas, comme un bas Normand, le patois des assignations à personne ou domicile. Ne délayez pas une seule idée, et quelle elle ! dans un océan de paroles, et surtout n'oubliez pas, quand vous aurez commencé, de finir.

— Si vous êtes savant, n'employez pas les mots techniques pour faire paraître que vous en savez beaucoup plus que nous, et que nous ne sommes pas dignes de les ouïr. Faites plutôt que les ignorants qui vous écoutent, se rengorgent en eux-mêmes de penser qu'ils vous comprennent, si bien que vous vous mettez à leur portée. Ne vous laissez pas entraîner à des digressions infiniment trop prolongées, et songez que la Chambre n'est pas une académie, que le discours n'est pas une leçon, et que les lois ne doivent pas être rédigées en style d'école.

— Choisissez avec un instinct rapide et sûr, parmi les moyens qui s'offrent à vous, le moyen du jour qui peut-être n'est pas le plus solide, mais qui, d'après la disposition particulière des esprits, la nature de l'affaire et la singularité de la circonstance, est le plus propre à faire impression sur l'assemblée.

— Emprenez-vous fortement de son attention. Soulevez sa pitié ou son indignation, ou ses sympathies, ou ses répugnances, ou sa fierté. Laissez-vous animer de son souffle et recevoir ses inspirations, tandis que c'est vous qui lui communiquerez les vôtres. Quand vous aurez, en quelque sorte, détaché toutes ces âmes de leur corps, qu'elles viendront d'elles-mêmes se grouper au pied de la tribune, et que vous les tiendrez sous la magnétique puissance de votre regard, alors ne les ménagez pas, car elles sont à vous, car on dirait véritablement que toutes ces âmes ont passé dans votre âme. Voyez comme elles en suivent les ondulations et les reflux ! comme elles s'élèvent et s'abaissent ! comme elles s'avancent et se retirent ! comme elles veulent ce que vous voulez ! comme elles font ce que vous faites ! Continuez, point de repos ! marchez, pressez votre discours, et vous verrez bientôt toutes les poitrines haleter, parce que votre poitrine est haletante, tous les yeux s'illuminer, parce que vos yeux lancent des flammes, ou se remplissent des pleurs de la pitié, parce que vous vous attendrissez. Oh ! vous verrez tous les auditeurs suspendus à vos lèvres par les grâces de la persuasion, ou plutôt vous ne verrez plus rien, vous serez dominé vous-même par votre propre émotion, vous plierez, vous succomberez sous votre génie, et vous serez d'autant plus éloquent que vous aurez fait moins d'efforts pour le paraître !

— Notez vos transitions sans embarras, et que la discussion les aînne.

— Soyez, dans vos rapports, clair, exact, précis, impartial.

— Ne cherchez pas à tout dire, mais à bien dire. Si la Chambre est distraite, ramenez-la par la grandeur de la cause, ou par le sentiment de son devoir. Si elle est tumultueuse, étouffez le bruit sous l'éclat tonnant de votre voix.

— Quand le vingt-neuvième orateur a épuisé la question, ne la traitez pas pour la trentième fois. Ne remontez pas dans l'ordre de vos preuves jusqu'à notre père Abraham. Ne dites pas que Dieu a fait le ciel et la terre et qu'un jour le monde finira, mais vous-mêmes finissez.

— Attachez-vous au côté neuf de la question, ce qui jette dans les esprits une diversion agréable, et vous fera passer pour ingénieux.

— Si l'attention de la chambre est épuisée, ne montez pas à la tribune, car on ne vous écouterait plus, et il est mortel pour un orateur de n'être pas écouté.

— De même qu'il n'y a que les grands objets qui s'éperçoivent de loin, comme une maison, un arbre, une montagne, de même il n'y a que les raisons apparentes qui frappent le gros de l'auditoire ; négligez le reste.

— Telle puissante raison qui, la veille, aurait mis la Chambre en émoi, la trouvera morte le lendemain ; si cette raison est dans votre discours écrit, rayez-la ; ne la dites pas, si vous improvisez.

— Si l'on a été plaisant avant vous, changez de manière et soyez grave, et si l'on a été grave, soyez plaisant. Songez que l'oreille n'aime pas à être toujours occupée du même son, et que vous parlez devant une assemblée française, la plus distraite, la plus capricieuse, la plus femme de toutes les assemblées du monde.

— Si vous voulez qu'on vous écoute, et vous ne discutez que pour cela, évitez de parler dans votre propre cause ou pour votre clocher, si haut qu'il soit ! Ne dites pas : Rouen qui m'a vu naître, ou Nantes qui m'a envoyé, ou la ville de Lyon que j'ai l'honneur de représenter : Vous vous trompez, Messieurs, vous ne représentez pas Rouen, Nantes, Lyon, mais la France.

— Ne dites pas non plus : Je suis Gascon, je suis Picard. Que nous importe que vous soyez de Thèbes ou d'Argos, pourvu que vous parliez grec.

— Ne faites pas toujours le rieur, car on dirait : Ce n'est qu'un homme d'esprit. Ne faites pas toujours le raisonneur, car on dirait : Il n'a qu'un ton.

— Si vous voulez être perpétuellement intéressant, soyez perpétuellement divers.

— Tant qu'un médicament ne produit que de la moiteur, il assouplit la peau. Si l'effet s'en prolonge, il la glace. Il en est de même du discours.

— Le difficile pour un orateur exercé, n'est pas tant

de trouver des paroles, que de savoir quand il ne faut plus en dire.

“ Si, entraîné par le courant de l'improvisation, vous appréhendez de ne pas finir à temps, faites-vous attacher au pied une ficelle, et quand vous la sentirez doucement remuer par quelque ami complaisant, c'est qu'il faut vous arrêter et descendre.

“ Autre avertissement : si vous voyez que vos traits émus ne portent plus, que les causeries suspendues recommencent, qu'on tourne la tête, qu'il se fait sur tous les bancs des murmures d'inattention et de lassitude, que de légers bâillements effleurent les lèvres de vos auditeurs, et que déjà leurs paupières s'assoupissent, craignez qu'à la fin de votre oraison, la Chambre ne s'abandonne tout à fait au sommeil et rompez court.

“ Ne frappez pas à coups redoublés sur le marbre de la tribune, de peur que vous n'effrayiez les gracieuses Cariatides qui le supportent, et qu'un lieu de partage votre émotion, on n'éprouve seulement que la crainte que vous ne vous foulez le poignet.

“ Ne vous laissez pas arracher par l'entraînement du discours, des concessions dont vous vous repentiriez plus tard, et n'acceptez pas le combat sur des terrains que vous n'aurez pas étudiés ; car la sainte générosité de vos ennemis pourrait bien vous attirer dans une embuscade.

“ Soyez plus attentif à ce qu'on vous tait, à ce qu'on vous dit, à ce qu'on vous cache qu'à ce qu'on vous découvre.

“ Ne parlez que pour dire quelque chose, et non pas seulement pour qu'on dise que vous avez parlé.

“ Si vous avez quelque document nouveau et décisif, tenez-le en réserve, et ne le portez dans la discussion que lorsque vous aurez bien préparé les esprits à le recevoir et qu'ils n'attendent plus que cette pièce, en quelque sorte, pour prendre un parti.

“ Ne raillez pas pour le seul plaisir de railler et pour faire briller votre esprit, mais pour montrer le ridicule ou le faux d'un argument. Que si votre adversaire vous lance une personnalité, alors terrassez-le, si vous pouvez, d'un seul coup !

“ Soyez maître de vos passions pour diriger celles des autres. N'ayez de colère que contre l'arbitraire, d'amour que pour la patrie et la liberté, et d'admiration que pour le désintéressement et la vertu.

“ Poussez dans la théorie les conséquences de vos principes aussi loin qu'elles peuvent raisonnablement aller ; mais ne demandez dans la pratique que ce que vous pouvez obtenir.

“ Enfin, songez que vos lois vont faire le bonheur ou le malheur du peuple, le protéger ou l'opprimer, le moraliser ou le corrompre. Parlez donc comme s'il vous écoutait ! Parlez comme s'il vous voyait ! Ayez toujours devant vous sa grande et vénérable image !”

CORVENIN, *Livre des Orateurs.*

ÉDUCATION.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

SCR L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION MORALES ET RELIGIEUSES À DONNER AUX ENFANS.

(Conclusion.)

Après avoir donné aux enfans, une idée du gouvernement des Juges et des Rois, et leur avoir parlé des Prophètes, vous aurez une excellente occasion de piquer leur curiosité par le récit de l'histoire du géant Goliath, et du règne de David. Vous leur parlerez de Salomon, de la construction du Temple, de l'infidélité de Salomon, et de sa mort. Montrez-leur où est Jérusalem.

Les histoires intéressantes se pressent ici en foule. La formation du royaume d'Israël, la vigne de Naboth, l'histoire de Tobie, les Juifs emmenés en captivité à Babylone. Vous leur rappellerez que bien que l'on ne sache pas précisément où était le site de cette ville fameuse, c'était dans la Babylonie, entre le Tigre et l'Euphrate.

L'histoire la plus frappante dont vous pouvez leur faire part, est celle d'Esther. La morale en est des plus belles et des plus utiles ; la soumission à la volonté de Dieu, et une confiance entière dans sa divine Providence, sont, ici, suivis des mêmes résultats que ceux que présente l'histoire de Joseph, la vertu récompensée et le crime confondu.

Le retour des Juifs, de la captivité de Babylone, leurs nouveaux malheurs, l'histoire du martyr des sept frères Machabées et de leur mère, la mort d'An-

tiocus, et enfin ce qui a rapport à Judas Machabée, etc., voilà de quoi entretenir les enfans. Il serait à propos de leur dire, en passant, que c'est à Joppa, l'un des plus anciens ports de mer qu'il y ait au monde, que s'embarqua Jonas qui fut ensuite jeté à la mer, et avalé par une baleine ; que, lorsque Salomon bâtit le Temple de Jérusalem, il fit venir beaucoup de matériaux du Mont Liban, qu'on les débarqua à Joppa, pour ensuite les transporter à Jérusalem.

Reprenant votre récit, vous vous rendez à la conquête de la Judée, par les Romains, et nous arrivons à l'accomplissement des prophéties. Le fils de Dieu va naître et apporter aux hommes, la morale la plus sublime qui fut jamais.

N'omettez pas surtout de bien faire comprendre aux enfans, que toutes ces histoires de l'Ancien Testament, doivent être mises à profit pour nous rendre bons ; que les desseins admirables de Dieu y paraissent à chaque endroit, et rien assurément n'est plus propre à instruire utilement.

Vous voyez qu'au moyen de la Géographie combinée avec l'histoire, les événemens de l'Ancien Testament se graveront permanently dans la mémoire, et ce qui est important, dans le cœur des enfans.

Le même procédé peut être facilement appliqué à l'histoire du Nouveau Testament.

Commençons par la naissance du Sauveur. Vous avez fait voir aux enfans, sur la carte, que Jérusalem est à 45 milles de Joppa, ce qui, par conséquent, fait à peu près 6045 milles, du Canada, dans l'Est. Vous leur dites (ou montrez si vous avez une carte de la Judée) que Bethléem est à six milles au sud de Jérusalem. Ils savent où est Jérusalem, vous la leur avez déjà indiquée. Vous pouvez leur dire, en passant, que quoique on ne sache pas exactement à quelle époque a été fondée Jérusalem, il y a au moins 4000 ans qu'elle existe. Vous leur montrerez où est Nazareth qui est située à, à peu près, 75 milles au nord de Jérusalem ; la Mer de Galilée, le Mont Tabor, le Mont Liban, le Mont Carmel où les Prophètes Elie et Elisée allaient souvent autrefois, etc. etc. Il vous sera facile, en revenant à Jérusalem, de raconter tout ce qui est arrivé à notre Seigneur, et enfin sa mort pour la rédemption du genre humain ; son ascension à Béthanie, à peu près, deux milles à l'Est de Jerusalem, etc. etc.

Vous pourrez, ensuite, en leur expliquant ce qui est arrivé après la mort, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, en venir aux travaux admirables des apôtres. Vous leur indiquerez les endroits les plus marquans, où les Apôtres ont demeuré, et où nombre d'événemens rapportés dans le Nouveau Testament, ont eu lieu, tels que Capharnaüm, Betsaida ; c'est ici que demeuraient les disciples Philippe, Pierre, André, Jacques et Jean. Mathieu demeurait à Capharnaüm ; et c'est d'une hauteur dans le voisinage de cette ville, que le Sauveur fit ce beau discours appelé “ Le sermon sur la Montagne,” Matthieu V, VI et VII chap. Vous pourrez leur faire voir Acre, si célèbre dans les guerres des Croisés, et que visita St. Paul. Bonaparte a tenté deux fois de la prendre, mais sans succès. Cependant plus tard, elle vint de courber son front altier devant la valeur des armes anglaises.

Les enfans apprendront avec intérêt, les voyages des Apôtres St. Jean, St. Jacques, St. Paul. Vous leur direz que ce fut à Antioche, dans la Palestine, et peut-être dans quelques parties de l'Asie-Mineure, que St. Pierre prêcha. St. Jean l'Évangéliste prêcha quelque temps en Palestine, mais il fut enfin banni dans l'île de Patmos, par l'Empereur de Rome. Vous leur direz que ce fut dans cette île, qu'il écrivit le livre des Révélations.

La conversion miraculeuse de St. Paul, ses voyages à Césarée, à Tarse, à Antioche, dans l'île de Chypre, ensuite en Macédoine, à Athènes, à Ephèse, à Rhodes ; son transport à Césarée, en Samarie, et qui est à 62 milles au nord-ouest de Jérusalem, pour subir son procès, devant Félix, gouverneur Romain ; son voyage de là, à Rome, son naufrage près de l'île de Malte, etc.

Il est à peine nécessaire d'observer que chaque leçon devra être accompagnée de remarques religieuses, morales et statistiques, qui se présenteront tout naturellement.

Si l'on nous objectait que pour accompagner, comme nous le recommandons, chaque leçon, de remarques religieuses, morales et statistiques, il faudrait plus de connaissances que n'en possèdent ordinairement les parens ou les instituteurs, nous répondrions qu'il est plus facile qu'on ne le pense généralement, d'y suppléer au moyen de livres élémentaires qui sont à la portée de tous.

L'effet de ce procédé doit, de suite, s'apercevoir. Les enfans croiront, et ils croiront parcequ'ils verront que les lieux où on leur dit qu'ils sont arrivés les événemens rapportés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament existent ou ont existé ; ils ne douteront pas plus de l'existence de ces lieux, que de celle de *New-York, Londres, Paris et Canton*, bien qu'ils ne soient, peut-être, jamais sortis de leur paroisse. Cela leur inspirera, de bonne heure, une vénération et un respect profond et durable pour Dieu, sa puissance, sa bonté et sa sainteté. Et ce qui est d'une grande importance, lorsque par la suite, ils liront eux-mêmes, l'Ancien et le Nouveau Testament, rencontrant ce qu'ils auront vu sur la carte ; ils croiront, de plus en plus, ce qu'ils auront d'abord appris par leur intellect, et vu de leurs yeux, et ils deviendront de plus en plus, ce qu'ils seront déjà, de vrais croyans, et des êtres vraiment religieux. Ce procédé conviendra à tous les enfans, car il est parfaitement exempt de *sectarianisme*. Le Juif lui-même n'y pourra trouver à redire : un enfant en suivant ce qui ressort des événemens de l'Ancien Testament, n'appréhendra que ce que le père sait et croit lui-même.

Quant au Nouveau Testament, l'enfant apprendra ce que toutes les nations chrétiennes croient ; cela lui sera enseigné comme faits historiques, et il recevra cet enseignement, sans pour cela, se regarder comme tenu d'y croire, non pas plus que les Chrétiens ne se croient obligés d'ajouter foi à l'Alcoran, et aux prodiges du Prophète Mahomet, ou des gens sensés ne s'arrêtent sérieusement aux extravagances de la Fable.

Ce procédé ne nuira pas à l'enseignement du catéchisme, mais au contraire, il l'appuiera puissamment et efficacement après y avoir préparé les enfans. L'enseignement spécial, celui qui tient au dogme, et que recevront les enfans, de leurs parens ou de leurs Prêtres, ou de leurs Ministres, n'en sera que plus facile pour tous, il sera plus intelligible, les enfans y croiront plus aisément, ils le retiendront beaucoup mieux, l'impression en sera, en toute probabilité, plus durable.

Nous avons, sans art, donné cours à nos pensées, nous avons exprimé notre conviction, et notre expérience quelque peu grande qu'elle soit, est en harmonie avec notre opinion.

Nous n'avons plus qu'à exprimer un vœu, c'est que de quelque religion et de quelque origine que l'on soit, l'on mette à l'épreuve pratiquement, ce que dans l'intérêt de tous, et particulièrement de l'intéressante jeunesse, nous avons cru de notre devoir de livrer à l'examen et aux réflexions du public.

M.

Montréal.

CONSIDERATIONS SUR L'HISTOIRE.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Pour les Anciens, l'histoire n'était qu'une énumération de faits ou d'événemens politiques plus propres à satisfaire la curiosité de ceux qui l'étudiaient, qu'à les instruire. Les idées qu'ils entretenaient sur la constitution des sociétés la privaient de tous ses avantages, en lui refusant la juste part d'influence qu'elle exerce sur l'avenir par les enseignemens utiles qu'elle renferme. Un des disciples de Pythagore disait : “ Les sociétés naissent, croissent et meurent

“ comme les hommes, pour être remplacées par d'autres sociétés, comme nous serons nous autres remplacés par d'autres générations d'hommes.” Platon enseignait que, de temps à autre, de grands cataclysmes venaient détruire la plus grande partie du genre humain. D'après ce philosophe, quelques habitants des hautes montagnes survivaient seuls à la destruction universelle. Leurs mœurs grossières ne se polissaient que lorsque le surcroît de population les forçait de descendre sur les bords de la mer. Alors ils se réunissaient dans des villes. La civilisation recommençait ; les sociétés se formaient pour s'avancer encore jusqu'à ce terme fatal où une nouvelle révolution de la nature venait les anéantir. Ainsi dans leurs hypothèses, l'humanité tournait dans un cercle, dont elle ne pouvait jamais sortir, elle parcourait une course qu'elle recommençait sans cesse. L'histoire n'était que la représentation plus ou moins exacte des divers accidents dont ce mouvement circulaire et éternel était accompagné. Et si nulle considération philosophique, nul examen intime des faits ou de leurs causes ne viennent interrompre le récit méthodique des historiens anciens, c'est que pour eux nul raisonnement ne peut faire prévoir aux sociétés le terme où les conduit la fatalité ; c'est que nulle expérience ne peut les détourner de la route qu'elle leur a tracée.

Il était réservé au dix-huitième siècle d'indiquer une voie nouvelle à la science de l'histoire. Lorsque l'esprit d'examen qui le dominait eût supé jusque dans leurs bases toutes les doctrines anciennes ; que dans son œuvre de destruction, il eût ébranlé tout l'édifice social, il chercha à le reconstruire sur les ruines qu'il avait amassées ; mais dans le vide immense qu'on avait fait, on ne trouva que le matérialisme. Alors la philosophie demanda à la raison humaine de lui expliquer ce principe social, cette puissance régulatrice qu'elle avait niés partout ailleurs. Ce fut l'époque du rationalisme. Des hommes éminents entraînés dans cette négation philosophique, mais mus par de louables motifs de bienveillance pour les peuples dont ils voulaient améliorer la condition, réclamèrent un champ d'observation plus vaste. L'étude de l'individu ne leur suffisant pas, c'est de la grande famille humaine qu'ils s'occupèrent, c'est dans les révolutions scientifiques, morales et politiques des sociétés qu'ils cherchèrent des principes propres à assurer un état social plus parfait et un avenir meilleur. Leurs travaux firent bientôt connaître que les développements successifs de l'humanité s'étaient opérés dans une progression continue et en vertu de lois constantes dont ils s'efforcèrent de déduire la perfectibilité indéfinie. Cependant, les philosophes seuls cherchaient à appuyer sur le progrès de l'esprit humain des théories ou des systèmes, et ce n'est qu'avec le dix-neuvième siècle, que parut cette nouvelle école qui, profitant des recherches du siècle dernier, s'occupa de l'étude de l'histoire au point de vue de la philosophie, de son influence sur les habitudes, les mœurs et l'éducation des peuples. C'est alors qu'en histoire les théories fatalistes des Anciens disparurent, pour faire place aux théories plus rationnelles du progrès. A leurs récits de guerres et de combats succéda l'exposé des causes salutaires qui ont favorisé les sciences, les arts et la civilisation. Un but commun, le perfectionnement intellectuel et moral de l'humanité, vint unir l'histoire et la philosophie ; et depuis, s'aidant mutuellement, elles ont constamment marché vers ce but, appuyées toutes deux sur les théories du mouvement et du progrès ; du mouvement qui est la vie, le besoin de l'homme et du progrès, qui peut seul nous faire comprendre l'histoire du genre humain, nous rendre raison des phases diverses de sa longue carrière, nous donner le sentiment et la conscience d'un autre avenir social, et nous indiquer en quelque sorte quel sera cet avenir.

La science de l'histoire établie sur ces bases nous apprend non seulement quelle fut l'origine des nations et des peuples, leur développement et leur chute ;

mais elle déroule successivement devant nous le tableau de tous les événements heureux ou malheureux, pour nous en faire connaître les causes ou les résultats. Elle nous apprend à assigner au temps et à l'espace la part d'événements qui leur appartient ; à suivre les développements des sciences, des arts et des industries qui font la gloire ou l'opulence des peuples ; miroir où se reflète la vie du genre humain, elle indique aux nations le sentier qu'elles doivent tenir pour éviter les fautes qui ont perdu celles qui les ont devancées ou pour profiter des sources fécondes qui en assurent la prospérité. Elle s'attache surtout à nous tracer la civilisation dans le progrès universel des sociétés, à nous montrer quels en ont été les moyens et à nous diriger vers l'accomplissement de devoirs sociaux, tendant à une civilisation plus parfaite. Enfin c'est pour connaître l'avenir bien plus que pour connaître le passé des peuples que nous en étudions l'histoire.

Aussi l'utilité de l'histoire proportionnée à la grandeur de son objet n'a jamais été mieux comprise qu'au dix-neuvième siècle. Regardée comme les éléments de toutes les autres sciences, comme la base de toute éducation libérale, elle forme aujourd'hui une des branches les plus importantes des études régulières. Sur tous les points de cette belle France, la patrie des lettres et des arts, ainsi que dans toutes les parties de l'Allemagne, cet autre foyer des sciences, s'élèvent des chaires du haut desquelles des professeurs éloquents enseignent aux générations présentes comment ce vaste univers sortit du chaos ; comment l'homme d'abord grossier et ignorant est parvenu à la connaissance des sciences, des lettres et des arts, qui ont amélioré son existence, qui ont accru la somme de son bien-être ; comment les sociétés ont été formées, se sont avancées graduellement et ont traversé cette longue série de siècles qui nous séparent de leur origine, en suivant toujours cette marche progressive qui les a élevées au haut degré de civilisation auquel elles sont parvenues. Suivons leurs leçons et ils nous apprendront encore non seulement comment les révolutions scientifiques, morales et religieuses du genre humain ont servi au développement de cette civilisation, mais aussi comment et par quelle voie cette civilisation doit s'étendre et soumettre à son action bienfaisante toutes les nations, depuis la Chine jusqu'au Mexique, depuis la Mer Glaciale jusqu'aux îles les plus reculées de l'Océan Pacifique, Si nous ne voulons pas rester en arrière dans ce mouvement général qui porte les peuples en avant, apprenons dans l'histoire à diriger notre route, aidons-nous de l'expérience du passé, et nous avancerons vers cette civilisation dont le terme sera l'unité et la fraternité des peuples.

Mais si l'étude de l'histoire considérée sous un point de vue général est utile à tous ceux qui s'y dévouent, elle est indispensable à ceux qui se destinent aux professions libérales. Ceux qui se proposent l'étude de la jurisprudence doivent surtout, pour se bien pénétrer du sens et de l'esprit des lois, chercher dans l'histoire quelle en a été l'origine. C'est l'étude des habitudes et des mœurs des peuples pour qui elles ont été faites et des époques de leur promulgation qui leur en fera connaître les motifs et le but, leur en expliquera les obscurités et leur servira de guide dans cette science difficile.

A ceux qui pourraient s'effrayer de l'aridité de cette étude, rappelons cette belle phrase du premier des historiens modernes : “ Si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis ; aveugle et souffrant, sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect ; il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.” (1) Comme lui, ils trouveront dans l'étude de l'histoire

(1) Thierry.—Dix ans d'études historiques.

des plaisirs qui les dédommageront amplement de leurs labeurs.

D.

On verra par l'article ci-dessus, marqué au coin de l'originalité et du talent, travaillé par un esprit judicieux et penseur, que la Société des Amis continue d'occuper ses séances par des travaux utiles et des recherches intéressantes.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 18 JANVIER, 1845.

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

“ Je ne trouve qu'une éducation générale et pratique qui puisse nous donner une chance de salut. Cette éducation vaut à elle seule, n'en doutons pas, toutes nos garanties politiques ensemble ; car si au milieu de l'immense population de nos compatriotes d'outre-mer, nous pouvons nous tenir leurs égaux en intelligence et en industrie, si nos lumières nous font distinguer de nos frères, si l'on est forcé de reconnaître en nous des qualités supérieures ; alors on se servira de nous, bon gré mal gré, et nous pourrions occuper le rang qui nous est dû. Lorsque, dans une élection, je vois exiger, des Candidats, des promesses de soutenir en parlement tel ou tel principe, de défendre tel ou tel intérêt, j'applaudis de grand cœur à cette sage précaution, qui nous fournit la garantie que nos principes et nos intérêts sont entre des mains qui pourront le faire valoir ; mais je m'étonne que pas une voix ne se soit élevée pour dire au Candidat : “ Monsieur, à l'égal de nos principes politiques, nous comprenons l'éducation qui peut seule placer dans la position de notre nom dans une position honorable. Ainsi, nous voulons que vous juriez de consacrer vos talents, vos réflexions et vos peines à cette œuvre régénératrice de notre société ; c'est une des conditions essentielles attachées à l'obtention de nos suffrages.”

F. M. Correspondant de la *Minerve*.

Les lignes qui précèdent, qui renferment tant de vérités, furent écrites, il y a quelques jours, par un de nos compatriotes, et sont, nous sommes sûrs, l'expression des sentiments et des opinions de la portion éclairée de la population, et il faut les proclamer par tout le pays. Aujourd'hui, nous l'avons déjà dit, l'éducation est le signe de la valeur des peuples comme des individus. Pour nous, surtout, Canadiens-français, entourés comme dans un réseau par une population étrangère à nos mœurs et à notre langue, et éclairée, instruite et industrielle, c'est pour nous une question de vitalité. Et pourtant, à l'heure où nous écrivons ces lignes, combien de nos compatriotes des campagnes et des villes qui sont totalement privés d'éducation ? Combien d'enfants, d'hommes, dont la pensée s'étend à peine à l'extrémité de la paroisse, qui ne s'occupent pas de ce qu'il peut y avoir au-delà, et dont l'existence entière est circonscrite dans les plus communes habitudes de la vie, sans être poussée, activée, travaillée par le besoin de progrès, d'amélioration, que donne la science et l'éducation.

Un écrivain des plus distingués de l'époque, M. MICHEL CHEVALIER, a dit du Canada, quelque part dans ses impressions de voyages : “ Je n'ai vu nulle part rien qui offrit mieux l'image de l'*aurea mediocritas* que les jolis villages des bords du St. Laurent. Ce n'est pas l'ambitieuse prospérité des États-Unis ; c'est quelque chose beaucoup plus modeste. Mais s'il y a moins d'éclat, en revanche il y a plus de prospérité et de bonheur.” M. Chevalier écrivait cela il y a quelques dix ans, quand les produits du pays payaient au centuple les soins, les travaux du cultivateur.

Maintenant les choses sont bien changées ; la terre ne veut plus produire d'elle-même, pour ainsi dire, comme autrefois. Il faudra du travail, et pour rendre ce travail utile et profitable, il faudra la science et l'instruction.

Les choses ont marché vite, depuis dix ans, au Canada, et la population ambitieuse des Etats-Unis, nous l'avons au milieu de nous, portant d'autres noms ; mais c'est toujours le même esprit, la même tendance à toutes espèces d'améliorations, de perfectionnement. Le mouvement est plus sensible, plus apparent surtout, dans le District de Montréal et dans notre cité. Il se propage déjà au loin. Il faut le suivre. Il n'y a pas d'alternative. Le bon vieux temps n'est plus, et son état stationnaire est passé de mode.

Nous avons cru devoir, pendant la session de la Législature, appeler l'attention du pays sur le Bill ou la mesure d'instruction publique, qu'on nous dit être en contemplation. Nous regrettons que cette mesure ne soit pas déjà devant le public. Il nous faut cette fois, et on peut le dire avec l'expérience du passé, il nous faut, dis-je, un Bill d'Education d'une opération plus facile promettant un résultat plus certain que celui maintenant en force. Le fonctionnement du dernier était si intimement lié avec le système municipal, qui, lui, a été de tout temps et sera probablement encore long-temps une lettre morte au pays, tel que présentement constitué, qu'il est important que notre Législature remédie à cette malheureuse circonstance, en forçant les commissaires de l'instruction publique, ou les corps municipaux, de pourvoir à l'éducation du peuple, bon gré mal gré, sous une pénalité forte et sévère, par l'imposition et la perception de taxes, sur chaque chef de familles. Quelques personnes se sont fortement opposées à toute clause coercitive, mais nous sommes heureux de pouvoir dire que ces personnes forment un bien petit nombre. Mais enfin, n'est-ce pas le plus grand bienfait que l'on puisse faire à nos compatriotes ? Auront-ils jamais sujet de regretter cette dépense qu'on les aura forcés de faire ? Ne sera-ce pas pour eux le placement le plus avantageux d'un capital qui leur rapportera bientôt de gros intérêts ? Puisque la population n'a pas bien accueilli l'idée du système général d'éducation, et que c'est pour tous le plus grand bien, il faut l'établir d'une manière ou d'une autre, et nous croyons que c'est de suite de statuer une clause coercitive ; et assurément tous comprendront alors qu'il faut mettre en pratique de suite les dispositions de l'Acte d'Education.

Selon nous, on peut encore avoir une garantie de vitalité, d'efficacité du système, en donnant à l'Exécutif immédiat, si nous pouvons appeler ainsi la surintendance de l'éducation, tout ce qu'il faut, et assez de pouvoir pour rendre son ministère uniforme et prompt. Un des moyens les plus propres à atteindre ce but, c'est de ne pas le compliquer en le mettant entre plusieurs mains responsables, et surtout de l'évincer de toute espèce d'influence politique.

Nous avons pu voir tout l'avantage de ce que nous recommandons ici par l'exemple qu'a donné la personne à la tête du département de l'instruction publique. Nous devons au Surintendant actuel de l'Education pour cette partie Est de la Province, à ses efforts, à son zèle, dans l'exercice de ses devoirs, tous les effets qu'il a été possible de tirer de l'Acte tel qu'il était, et c'est justice de le mentionner.

Si cette charge eût été entre plusieurs mains, il est assez probable que le fonctionnement de la mesure serait demeuré lent et inefficace, et aurait subi le même sort que l'Acte des Municipalités Rurales.

La Province peut de nouveau, comme elle a déjà fait, allouer chaque année une certaine somme, au prorata de celle prélevée dans chaque paroisse, et

ces sommes réunies formeront un capital suffisant pour rencontrer les besoins du pays. De cette manière il serait possible de se procurer des professeurs éclairés, instruits et habiles, et en les rétribuant libéralement, de les mettre sur un pied digne d'un état aussi respectable que le leur. Voyez en Angleterre, en France, aux Etats-Unis, combien on a d'estime pour cette profession. Là, ses membres occupent une position honorable dans le monde ; ils peuvent prétendre, selon leurs talents et leur valeur, aux charges de l'état, aux richesses, aux honneurs, enfin à tout ce qui aiguillonne les hommes dans l'état de société et de civilisation. Guizot et Villemain, en France, n'ont-ils pas quitté leurs chaires de professeurs, pour prendre des portefeuilles de ministres et occuper les plus hautes positions ? Pourquoi donc ici n'ouvririons-nous pas une carrière à la jeunesse canadienne-française, à ces centaines de nos jeunes compatriotes qui sortent chaque année de nos collèges, avec une éducation classique et perfectionnée ? Quel corps pourrait être plus utile à la société que celui qui se dévouerait à l'instruction du peuple, qui travaillerait à l'éclairer, à le rendre plus industrieux et plus entreprenant, et par là même plus à l'aise et plus heureux ?

Le mode d'enseignement élémentaire devrait subir aussi beaucoup de changements, de perfectionnement. Il faut au peuple de ce pays, essentiellement agricole et commerçant, il lui faut des notions élémentaires, pratiques et usuelles, qu'il puisse de suite appliquer à ses besoins, à la culture de la terre, à ses entreprises et à son industrie. Il nous semble qu'un cours de latin poussé en deux années jusqu'à la syntaxe avec des leçons de piano et d'orgue, convient peu à des fils de laboureurs. Il est temps de nous instruire selon nos besoins. Aujourd'hui, en Europe et aux Etats-Unis, les enfants apprennent en un mois, avec moins de travail, ce qu'ils apprenaient autrefois en six, tant les systèmes, la méthode d'enseignement sont améliorés et perfectionnés. Il nous faut donc apporter ici ces nouveaux modes. Car vraiment sur ce point, nous regrettons de le dire, comme sur tant d'autres, nous sommes en arrière d'un siècle ; mais il ne faut désespérer de rien : la civilisation fait son tour du monde ; elle commence à pénétrer au pays, à répandre sur nous ses bienfaisants rayons, à nous réchauffer et nous animer d'une nouvelle vie.

Ceux des Membres de notre Législature, qui contribuent de tous leurs efforts à nous donner un bon système d'éducation, auront droit à la reconnaissance de la patrie, car ils seront véritablement les bienfaiteurs du peuple.

HISTOIRE DE LA SEMAINE.

Nos chambres sont au grand complet et à l'ouvrage. Dans la Chambre d'Assemblée, il y a force comités d'élections siégeant, occupés à faire des enquêtes considérables et énormément coûteuses à la Province ; encore si la vérité pouvait se faire jour et être reconnue à travers et au milieu de cet amas de témoignages ! Les mesures sont en grand nombre sur des objets locaux, des ponts, des chemins. Pas encore de Bills pour l'Education, les Municipalités. Ça viendra.

La chambre n'a pas accueilli la demande de M. Evans, pour aide, afin de lui permettre de continuer la publication de son Journal d'Agriculture. Pourquoi le côté ministériel s'est prononcé contre, on ne peut dire, surtout quand Son Excellence a montré à ce monsieur sa sympathie et son approbation en contribuant à son œuvre avec beaucoup de libéralité ; c'est un malheur car le Journal d'Agriculture pouvait faire du bien aux cultivateurs. Un Bill fut présenté aussi cette semaine pour allouer aux Avocats certains honoraires à la cour des commissaires des petites causes. Mais il paraît que les avocats ne sont pas assez nombreux dans la chambre, quoiqu'on en dise ; car sur une motion en amendement de M. Colville, le Bill fut perdu ; abattu par une majorité de 46 ! Pas plus d'honoraires que sur la main !

A propos de ce Bill, M. le membre pour Beauharnais nous a fait un farceur de discours sur les avocats en général, et sur quelqu'autre petite chose en particulier. Il a dit que la cour des commissaires étant une cour d'Equité et de bonne conscience : pour

juger dans ce sens, c'est-à-dire, selon l'équité et la bonne conscience, il est bon que les messieurs du barreau n'y mettent pas le pied ! que s'ils y allaient, MM. les commissaires seraient embarrassés par les mille et uns détours de la chicane, et qu'ils laisseraient bientôt à l'équité et la bonne conscience pour la glorieuse incorritude de la loi. N'est-ce pas le temps de dire : "Le barreau de tous côtés échappe aux Avocats. Pour eux les jours de la désolation sont levés. Hélas ! Hélas ! Les procès s'en vont." M. le membre pour Beauharnais a terminé son discours avec beaucoup de naïveté et cette franchise qu'on lui connaît, en disant : "que jusque là il avait voté avec le ministère et qu'il avait l'intention de toujours le faire pour l'avenir, mais que sur cette mesure il n'avait pas consulté les ministres et qu'il ne pouvait dire s'ils avaient l'intention de la supporter ou de l'opposer." C'est là ce qu'on peut appeler un exemple de bonne discipline ou bien nous ne nous y connaissons guère.

Jeudi soir, la chambre a discuté l'admission de la Requête de certains citoyens de Montréal contre l'élection et le retour des honorables MM. Moffatt et De Bleury comme représentants de la cité. La question semblait rouler entièrement sur la régularité des procédés, de la Requête, et des affidavits au soutien, et encore sur la suffisance des serments exigés en pareil cas ; après de longs débats, la pétition fut rejetée par une majorité de deux au côté ministériel. Une chose nous a frappé dans cette discussion, et qu'on a pu remarquer déjà bien souvent, chose que nous déplorons beaucoup, c'est qu'un grand nombre des membres du côté droit de la chambre, semblent ne pas comprendre ceux de la gauche, qui les adressent dans la langue française et qu'un plus grand nombre encore semblent ne pas vouloir écouter, s'en aller de leurs sièges ou porter leur attention partout excepté sur ce que dit un membre de l'opposition parlant français. Est-ce que ceux là voudraient se dégager de toute responsabilité personnelle, on ne prenant aucune part aux débats, pas même en y prêtant leur attention. Ne pourrait-on pas dire à ce sujet, ce que le spirituel et profond Corneille écrivait sur les allures de la majorité dans son pays : "On dit qu'au bout de quatre mois d'école de peloton, les conscrits français font d'excellents soldats : il n'en faut pas tant pour dresser un bon ministériel. Les députés les plus novices, les débarqués, les innocents, n'ont besoin que de tenir leurs yeux constamment fixés sur le banc de la couronne et de se rappeler au moment de voter, le mot d'ordre de Casimir Périer : "Messieurs, attention, debout !"

On parle beaucoup depuis quelques jours de ce projet d'ouvrir une route ou chemin de fer entre Montréal et Boston, passant par les Townships de l'Est. C'est une immense, une magnifique entreprise qui donnerait à cette partie du pays et au district entier de Montréal, comme à toute la province, un accroissement encore plus rapide. Quand on considère que nos voisins prennent la bonne moitié de la dépense pour la partie qui se trouvera sur leur territoire, il faut espérer que même les économiseurs ne s'y opposeront pas. Le placement d'un large capital dans cette entreprise peut pour quelque temps ne pas être très avantageux, mais il n'y a que peu de doute, qu'avant longtemps, les communications entre les Townships de l'Est, les Etats de la Nouvelle Angleterre, et Montréal deviendront considérables, qu'ils pourront aussi ouvrir, faciliter et augmenter un grand commerce de bois de toute espèce dont les Townships abondent. Nous désirons voir le plan mis à exécution ; ce serait donner au peuple de cette partie du pays qui paie comme le reste un peu des argentés publics, et nous croyons, pour la prospérité générale.

Maintenant un petit mot de sport pour les amateurs. Dans notre pays de neige et de glace, dans cette saison de froidure et de frimas, parmi les amusements en vogue, nous pouvons ranger, après la danse et les bals, les courses au trot : sport essentiellement canadien et fort en honneur chez nos ancêtres ; car parmi nos chevaux pur sang, il y a beaucoup de bons, d'excellents trotteurs. Ces amusements ont un bon effet ; ils tendent à conserver et améliorer cette race d'excellents chevaux canadiens, si célèbres partout le continent américain du Nord, et même en Angleterre. Nous voyons chaque jour, dans divers journaux, des annonces de ces courses au trot, qui ont lieu dans la plupart de nos paroisses. Dans le joli village de Berthier, fameux parmi tous, pour sa gaieté, et dont la politesse, la bonne vieille et cordiale hospitalité des habitants est passée en proverbe, il y a eu, depuis le commencement de l'hiver, plusieurs de ces courses, et nous apprenons que les chevaux de cette paroisse et d'alentour ont remporté les prix, et battu tous ceux venus de la rive sud du fleuve et des autres parties du pays. Ainsi, amateurs, sportsmen, trotteurs, garde à vous ! et quand vous aurez besoin d'un bon cheval, quand vous voudrez voir une bonne course au trot, allez à Berthier, et si vous y faites un peu de séjour, sans vous amuser bien, ce ne sera pas la faute des gens que vous y rencontrerez. Vous m'en direz des nouvelles.

FAITS DIVERS.

DETAILS SUR LA REVOLUTION DE MEXICO.—Il paraît que l'honneur du premier prononcement de Mexico n'appartient pas aux pouvoirs civils, comme les premiers bruits tendaient à le faire croire, mais à la garnison militaire et aux troupes de la citadelle qui, cette fois comme toujours, ont pris l'initiative. Mais aussitôt ce premier mouvement éclaté, les membres du congrès expulsé et beaucoup d'autres personnes armées se réunirent au couvent San Francisco. De là, cette foule insurgée, à laquelle s'étaient joints les généraux Conde et Céspedes, se rendit devant le palais de Canalizo et lui ordonna d'abdiquer, en lui donnant deux heures pour tout délai. Canalizo se prépara à la résistance, et ordonna aux troupes de son palais de faire une sortie. Mais un des officiers déclara qu'il servait la nation et non un tyran, et cria: Vive le congrès! Ce cri fut répété par la garnison du palais, et Canalizo, consterné, se retira aussitôt dans ses appartements. Alors il fit savoir aux insurgés qu'il consentait à se rendre à la condition que sa sûreté personnelle lui serait garantie et qu'on lui donnerait des passeports pour quitter le pays, ainsi qu'àux quatre ministres et au commandant général. Mais on n'y consentit pas. Il fut retenu prisonnier dans le palais avec le commandant général; deux des ministres furent mis en liberté sous caution, et deux autres, Rejon et Barandh, parvinrent à s'échapper.

Le Madisonian de Washington, comme on l'a vu dans notre première colonne, annonce, d'après une source authentique, qu'un décret de bannissement a été rendu contre Santa Anna. Des correspondances ajoutent que le gouvernement provisoire exige, en outre, de Santa Anna, le remboursement de douze millions de dollars qu'on l'accuse d'avoir dilapidés. On craignait à Vera-Cruz que Santa Anna ne fit une pointe sur cette ville pour s'y embarquer, et des troupes se portaient là pour lui fermer cette voie de salut. Du reste, il n'avait été reçu de Mexico aucune nouvelle plus récente que celles qui nous ont été apportées par l'*Eugetia*, et le dernier mot ne nous paraît pas encore dit sur le destin de Santa Anna.

LA MANIE DES BAINS D'EAU FROIDE.—Il semblerait que de tous les genres de suicide, celui des noyés devrait être le moins populaire dans la saison où nous nous trouvons. Mais les faits démontrent chaque jour l'erreur de ce calcul, tant il est vrai qu'il y a loin de la théorie à la pratique! Avant-hier, un jeune garçon de bonne mine, traversant la rivière sur le bateau à vapeur de Grand street, jeta en l'air son chapeau, et s'élança dans l'eau en disant: c'est là que je vais (there I go). Le steambot s'arrêta, mais on ne put repêcher l'amateur. Hier matin, une femme, assez bien vêtue, s'est pareillement élançée du steambot du South Ferry. Mais on est parvenu à la repêcher.

UN DOUBLE VOLEUR ET UN DOUBLE SIAIS.—Dans la nuit de mardi dernier, la salle à manger de M. T. Van Rensselaer, 9 Wall street, fut dévalisée. On avait forcé la porte d'entrée. La police fut prévenue, et mercredi soir un watchman conquit quelque délinquant d'un prétendu ivrogne qui rodait autour de la maison. Mais cette débauche se dissipa bientôt. Une demi-heure après, on pénétrait de nouveau dans la même maison, on allumait une lampe, et on dévalisait, pour la seconde fois, tout ce qui s'y trouvait. *Bis repetita placeat.*

LE MOT DE TÊTE CARRÉE EST-IL UNE INJURE DEVANT LA LOI AMÉRICAINE?—Non.—C'est une question importante vient d'être ainsi jugée dans le plus curieux procès en diffamation qui se puisse voir. Voici les faits. Notre compatriote, le professeur Gouraud, de mémorable mémoire, en donnant ses premières leçons sur son système de mnémotechnie, avait fait contracter à ses élèves l'engagement de ne divulguer, ni publier ses principes avant la fin du cours. Mais, un beau jour, cet engagement fut violé par un individu qui lança une circulaire dans laquelle il annonçait qu'il allait enseigner le système du professeur Gouraud, dont le nom, il faut l'avouer, était imprimé en lettres d'une hauteur très flatteuse pour l'amour-propre du professeur. Celui-ci se plaignit, dans un de ses cours, de ce manque de foi; et par qui est-il commis, ajouta-t-il? Par l'individu qui est la seule tête carrée (blockhead) de ma classe, le seul qui ne comprend pas mon système, car il est le seul qui n'ait pas répondu à mes questions dans la grande réunion du Tabernacle! M. G. M. Clark, le comptable, était présent; il fut offensé d'avoir été appelé tête carrée, et intenta au professeur un procès en diffamation.

Ce susceptible Yankee avait pris pour avocat un géant non moins mirabolant que lui-même. Dans le discours le plus *don quichotique* qui ait jamais été entendu, le Cicéron américain entreprit de prouver aux jurés que la qualité d'étranger du professeur Gouraud aggravait terriblement son offense, "qu'il devait être fessé par la loi du pays pour avoir osé insulter un citoyen américain dans son propre pays!" Oh! oh! si on nous sert ainsi partout du nativisme,

et si on le met à de pareilles sauces, il deviendra très désopilant. Mais le jury n'a pas laissé prendre son bon sens à cet humageon, et il a été décidé par lui et par la cour que le mot de *tête carrée* ayant été appliqué à M. Clark dans un cas particulier, et non par rapport à sa capacité générale comme professeur, ne donnait pas droit à des dommages. Cette distinction, faite par la cour, nous rappelle le procès fait jadis par M. Marshall, du Kentucky, au colonel Webb qui l'avait appelé ivrogne (*drunkard*). M. Marshall qui, depuis, est devenu l'un des chefs les plus ardents de la Société de Tempérance, reconnut qu'il se grisait très souvent, mais non continuellement. Or, comme le titre d'*ivrogne* lui était donné sans restriction, il était calomnié, et ainsi fut obligée de décider la cour, d'après le texte parfois si grossièrement absurde de la loi américaine.

STATISTIQUE CONJUGALE.—S'il faut s'en rapporter à une effroyable statistique publiée dernièrement, on compterait, depuis le 1^{er} janvier de l'année 1844, 159 femmes accusées d'avoir assassiné ou fait assassiner leurs maris en France.

QUATRE MARIAGES A LA FOIS.—On a célébré, le 22 novembre, dans le bourg de Bouillé (Sarthe), quatre mariages dont la simultanéité était fort singulière. Une veuve, déjà sur le retour de l'âge, prenait un nouvel époux, et le même jour, le même prêtre a béni trois autres unions contractées par les trois enfants de la veuve, son fils et ses deux filles.

Une cérémonie bien touchante a eu lieu le 8 du courant, au couvent des Ursulines de cette ville. Trois demoiselles, dont l'une, fille de l'hon. M. Dionne, ont prononcé leurs vœux. Vingt membres du clergé assistaient à cette auguste solennité. M. le Grand Vicaire Cook prononça un discours analogue à la circonstance, et qui fit verser des larmes bien touchantes à la plupart de ses auditeurs. Trois jeunes enfants portaient les voiles. Celui de la mère la Victoire lui fut présenté par Mlle. Amelia Mondelet, fille de l'hon. juge Mondelet.—Une foule de protestants et de catholiques assistaient dans le plus grand recueillement à cette cérémonie.

NAISSANCES.

Au Côteau du Lac, le 9 du courant, la Dame de M. L. Adams, N.P., a mis au monde une fille.

MARIAGES.

A Québec, le 8, à la chapelle St. Louis, par Messire Tachereau, Charles Frémont, écuyer, médecin, à Demoiselle Marie-Cécile, fille aînée de l'honorable Philippe Panet.

A Amherstburg, le 7 de janvier, par le Rév. Abbé Boné, Jean Israël Bénétou, marchand à Londres, (H. C.), à Delle Julie-Angélique, fille aînée de M. Louis Marié, d'Amherstburg.

DECES.

En cette ville, hier matin, après une longue maladie, dame Julie-Angélique Giraldi, épouse d'Alexis Girard, écuyer, avocat, âgée de 22 ans.

En cette ville, le 9, Dlle. Emilio-Caroline, fille aînée de feu M. Robert Cleghorn, âgée de 19 ans.

Aux Tanneries des Rolland, le 6, dame Sarah Randall, veuve de feu Geo. Boullier, native de la Pensylvanie, âgée de 96 ans. Elle habitait ce village depuis plus d'un demi siècle.

A St. Antoine, le 5 du courant, après une longue maladie, dame Charlotte Archambault, veuve de feu M. Bruzeau, âgée de 69 ans.

A Québec, le 5, M. A. H. Pinkerton, marchand, âgé de 42 ans.

Aux Trois-Pistoles, le 31 du mois dernier, Alexandre Lepage dit Defamohie, à l'âge de 85 ans. Son épouse, qui ne l'a devancée dans la tombe que de dix mois, était aussi âgée de 82 ans.

A Halifax, le 26, M. Etienne W. Deblois, l'un des plus anciens marchands de cette place.

A Fredericton, le 25, l'honorable W. F. Odell, âgé de 70 ans.

En cette ville, le 7, Joseph-Napoléon, âgé de 7 ans, enfant de T. Poudrette.

Aux Beureuils, le 8 janvier, M. Jérôme Fisetto, âgé de 74 ans.

ANNONCES.

M. LA FRAMBOISE,
AVOCAT,
RUE STE. THÉRÈSE.

JULES R. BERTHELOT,
AVOCAT,
No. 24, Rue St. Vincent.

CHS. J. COURSOL,
AVOCAT,

Encoignure des Russ St. Vincent et Ste. Thérèse.

A VENDRE,

CINQ BEAUX EMPLACEMENTS,

DE 80 pieds de front, sur une profondeur de 200 à 300 pieds dans la situation la plus élevée et la plus belle de la ville; bornés en front par la rue Laguachetière, et en arrière par la rue Belmont, larges de 53 pieds.

— DE PLUS : —

5 à 6 lots de diverses grandeurs, sur la rue Laguachetière, vis-à-vis l'église catholique irlandaise maintenant en construction. Les conditions sont des plus faciles. S'adresser à P. LAMOTHE, notaire, rue Notre-Dame, ou au sous-signé, à son bureau, rue Ste. Thérèse.

J. M. LAMOTHE, Avocat.

Montréal, 4 Janv. 1845.

LES Sous-signés prennent la liberté d'annoncer au public, qu'ils ont transporté leur établissement comme ENCANTEURS et COURTIERS, dans la bâtisse des Sœurs de l'Hôtel-Dieu, rue St. Joseph. Ils seront heureux de se charger de toutes espèces de VENTE PUBLIQUE, soit de Marchandises, soit de Meubles de Ménage, &c., dans leurs ventes ou hors de chez eux à des taux et conditions raisonnables.

MACON & FILS.

Montréal, 11 janvier, 1845.

MAGNIFIQUE COLLECTION DE LIVRES

FRANÇAIS ILLUSTRÉS ET AUTRES.

LES Sous-signés prennent la liberté d'attirer l'attention du public sur leur collection de Livres d'Instruction et de Littérature; parmi ces Livres, se trouvent de Superbes Editions de Paris illustrées par les premiers artistes et entre autres :

Voyages en Orient, par le comte d'Estournel; La Normandie, par Jules Janin; Voyages, par le même; Un Été à Paris; Un Hiver à Paris; Les Mille et une Nuits; Contes des Fées; Le Jardin des Plantes; Keepsako de l'Histoire Naturelle; Mammifères et Oiseaux; La Lyre d'Or de la Jeunesse; La Morale en Action; Les Évangiles; La Bible de Famille, par l'Abbé Orsini, etc. etc.

ARMOUR & RAMSAY,

Rue St. François Xavier.

Montréal, 11 Jan. 1845.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

La souscription à LA REVUE CANADIENNE sera de Quatre Piastres par an, payable la moitié à demande, et l'autre moitié après le premier semestre. Nous recevrons pour ce journal des annonces, avertissements etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (*affranchies*), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL et GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

AGENS.

A Soulard, écr.....	Québec.
L. G. Duval, écr.....	Trois Rivières.
L. V. Sicotte, écr.....	St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, écr. M.P.P....	Vaudreuil.
L. A. Olivier, écr.....	Berthier.
L. G. DeLorimier, écr.....	L'Assomption.
P. L. LeTourneau, écr.....	Rivière Chambly.
Frs. Caron, écr.....	Amherstburg.
H. de Rouville, écr.....	Sorel.
H. F. Marchand, écr.....	St. Jean.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

Bureau de LA REVUE CANADIENNE, No. 7, Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple.

MONTRÉAL.

DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON.